

# POINT DE VUE #6

FRÉDÉRIC KAHN, MAI 2011, À MARSEILLE,

## LES ESPACES PROJETS DE DÉMOCRATIE CULTURELLE : POUR UNE NOUVELLE ÉTAPE DE L'ART DANS LA CITÉ



© [Tableau à Polymer à Tallinn \(EST\)](#) – avril 2011

Comme son nom l'indique, ce texte propose d'impulser un changement dans l'approche politique de la création artistique. « Politique » au sens étymologique du terme, c'est à dire l'ensemble des relations qui unissent l'art à la cité.

### De la démocratisation à la démocratie...

Les politiques culturelles se sont construites sur des principes de démocratisation de l'art qui ne sont plus adaptées à nos sociétés. Il est temps de passer à une véritable démocratie culturelle. Que signifie ce passage ? La politique de démocratisation consiste à mettre le peuple en contact avec le Grand Art. Cette approche présuppose que l'Art ne serait pas démocratique a priori. Il y aurait, d'un côté, un Art

légitime produit par une élite (pour une élite, d'où la nécessité de démocratiser) et de l'autre, des formes d'expression qui, parce qu'elles sont populaires, seraient artistiquement illégitimes. Or, les artistes ont toujours pris un malin plaisir à déplacer les cadres et à transcender les frontières. La pureté n'est vraiment pas un paradigme esthétique opérant ! De plus, on sait depuis la fin du 19e siècle (Marx) que, de tout temps, la culture dite légitime (donc dominante) est toujours celle des classes dominantes. L'idéologie dominante est celle des classes dominantes. D'où la condescendance, sinon le mépris qui reste encore attaché à l'idée de culture populaire. Culture populaire = culture pauvre = sous culture. Avec un déplacement sémantique, dicté par des arrières pensées idéologiques, qui permet d'assimiler la pauvreté économique à la pauvreté intellectuelle. La culture du pauvre serait une culture pauvre.

A cette vision correspond une sémantique. Elle produit des systèmes administratifs, organisationnels... Elle s'appuie sur des structures de production, de diffusion plus ou moins labellisées, c'est à dire légitimées. Le tout à partir de critères, de modes d'évaluation, soit disant objectifs : l'excellence artistique. Un système se met ainsi en place avec l'objectif avoué de sélectionner le moins « d'élus » possible. Ce qui, au passage, permet de justifier l'existence d'une élite artistique en régime démocratique. La sociologue Nathalie Heinich a démontré comment la figure de l'artiste, en tant que nouvelle élite, est justement apparue après la Révolution Française (qui venait pourtant de supprimer les privilèges aristocratiques). L'élite artistique permet de rendre l'élitisme acceptable en démocratie (c'est à dire dans un régime où nous sommes sensés être tous égaux). La singularité a ainsi pu s'imposer contre le régime de la communauté. La rareté contre la conformité... Avec toutes les incidences que l'on connaît dans la pensée économique. Cet élitisme, symboliquement très puissant, est en quelque sorte le cheval de Troie de toutes les autres élites.

Aujourd'hui, la démocratisation culturelle est en crise. Non pas parce que les structures chargées de mettre en place ce programme ont failli. L'échec est sociétal. La

démocratisation est restée un projet de politique culturelle crédible tant que l'Art a su garder une relative aura dans la société, tant qu'il était désirable même par ceux qui n'y avaient pas accès. Cette culture dominante et réservée à une élite était quand même désirée par les « dominés ». Le peuple (au moins une partie) aspirait à être mis en contact avec le Grand Art. Ce dernier répondait à deux attentes essentielles de la pensée politique. L'autonomie (qui renvoie à la figure éthique de l'émancipation) et l'identification (qui renvoie à l'horizon éthique de la civilité - Il ne s'agissait pas bien évidemment de s'identifier à l'œuvre, mais de partager la même attente quand à la fonction de l'art qui était justement de nous rendre plus autonome, de nous émanciper). Or, le Grand Art ne remplit plus cette fonction. Le désenchantement du monde, (Max Weber puis Marcel Gauchet) n'a pas concerné uniquement les croyances religieuses et magiques qui assuraient l'unité du monde, mais aussi les valeurs symboliques de l'art. Du coup, les élites ne s'intéressent plus à la grande culture, car elle ne représente plus un enjeu de domination. A quoi bon se réserver un objet qui n'est même plus discriminant ?

Le consensus de démocratisation culturelle consistant à essayer de transformer une discrimination de fait en droit pour tous est devenu d'autant moins opérant que l'homogénéité culturelle a, elle aussi, volé en éclat. Pendant que l'élite se détournait de la haute culture, des « minorités » (de plus en plus agissantes) se sont mises à réclamer un droit de cité et de visibilité dans l'espace public pour leur « propre » culture.

Les rapports de force consistent toujours à imposer des valeurs. Quelles est aujourd'hui la culture dominante ? Paradoxalement, celle dont la valeur symbolique est quasi inexistante. Car, entre temps, la société de consommation a complètement brouillé les cartes. Le capitalisme ne défend qu'une seule valeur culturelle : la massification. Au plus une pratique sera « populaire » (c'est à dire massive), au plus l'industrie du divertissement se frottera les mains. Pour échapper à cette dictature du quantitatif (et de la perte du sens), il convient donc de pratiquer un art certes populaire, mais aussi « minoritaire » au sens où l'entendaient Deleuze et Guattari : « Le devenir minoritaire de l'homme en tant qu'il s'arrache à l'identité majeur à laquelle on l'assigne ». Autrement dit : « Il n'y a pas d'autre choix que de devenir nègre pour ne pas se retrouver fasciste »

(Milles plateaux). [On pourrait parler ici de la "popularité" de Marine Le Pen].



© [Bus dans la cours de Mix'Art Myrys à Toulouse \(FR\)](#) – 2011

Lors de précédentes réunions de Pensons le matin, nous avons évoqué les travaux de Bolstanski et Chiapello sur le nouvel esprit du capitalisme. Nous avons vu comment cette idéologie a su récupérer les principes critiques, notamment artistiques. Elle a accaparé les valeurs artistiques et loue allègrement l'inventivité, l'esprit d'initiative, les « villes créatives »... Les travaux de Pierre-Michel Menger (Portrait de l'artiste en travailleur) mettent également en lumière comment le travail artistique est devenu un mode d'organisation idéal pour l'économie de marché : l'artiste est très qualifié, avec une forte valeur ajoutée ; il es flexible, mobile, inventif, hyper motivé, exposé à une concurrence féroce, à une insécurité de sa trajectoire professionnel... C'est l'incarnation du travailleur idéal, tel que le rêve le Medef !



© [Tableau à Polymer à Tallinn \(EST\)](#) – avril 2011

(...) La démocratisation culturelle répond à un mode opératoire vertical, centralisé (Philippe Foulquié se plaint à rappeler que plus de la moitié du budget du Ministère de la culture est concentré sur une ville : Paris) et cloisonné. Cette pensée confine l'art dans un champ réservé, déconnecté des autres sphères d'activité qui pourraient le pervertir !!! Le socioculturel quelle horreur !!! L'enseignement artistique est frappé de suspicion (comment transmettre, sans le pervertir, ce que relèverait du génie ?). Du coup, l'éducation au sensible est pratiquement inexistant. Cette pensée sensible étant, jugée trop insaisissable on lui préfère des modes de connaissance dit « rationnelle »... Cette suprématie de la « raison » et de la « sagesse », s'explique sans doute par le fantasme que l'homme peut maîtriser le monde (et lui imposer sa logique !). La prédominance de l'idéologie chrétienne (la haine du corps, de la sexualité et de l'instinct), participe aussi de cette « politique » de la contention des imaginaires. Il n'est donc pas étonnant que le cartésianisme se soit imposé comme un mode privilégié de connaissance au détriment de philosophies tout aussi et peut être même plus efficaces (à commencer par celle de Spinoza), mais sans doute aussi beaucoup plus subversives pour le contrôle social...

On le voit, ces structurations idéologiques extrêmement prégnantes dictent, non seulement, notre relation à l'art, mais beaucoup plus profondément notre relation « sensible », au monde. La démocratie culturelle refuse de s'inscrire dans ce système de pensée. Elle vise à « désacraliser l'art pour le faire entrer de plain pied dans toutes les sphères et les strates de la société civile et de la vie quotidienne ». Ces initiatives « créent en coproduction avec le territoire et les populations qui peuplent ces espaces de vie ». Elles transcendent complètement les frontières entre culture savante et culture populaire. On n'hésite pas à investir les pratiques ayant le plus faible degré de légitimité artistiques (bricolage, jardinage, fanfare...). On sort d'une relation purement marchande avec le client qui vient consommer un spectacle. On pose un principe d'égalité des intelligences entre l'artiste sur scène et celui ou celle qui regarde. Le spectACTEUR est aussi acteur de ce qui se joue. On ne parle plus de public, mais de populations et on les implique le plus en amont possible dans le processus de création. On déplace complètement les frontières entre amateurs et professionnels. Bref, on

casse tous les régimes d'intimidation artistique qui empêche l'art d'être véritablement démocratique.

Ce qui ne signifie pas un très haut degré d'exigence. Il ne s'agit pas non plus d'affirmer que tout se vaut. Mais les critères actuels qui fixent le « bon goût » artistique reposent finalement très peu sur des évaluations esthétiques. Ils sont excluant. Ils nient une évidence : tout le monde a la capacité à être touché, affecté par l'art. Nous savons depuis Kant que le jugement esthétique, est un jugement « universel sans concept ». C'est à dire qu'il ne peut pas être subsumé sous une grande loi générale (Il n'est pas un jugement déterminant - comme peut l'être le jugement scientifique - mais réfléchissant - à partir de la singularité de chacun) et pourtant, bien que propre à chacun, il est universel. Nous sommes tous des êtres sensibles, affectés par le monde. Alors, pourquoi ce mode de connaissance sensible universel a été autant dévalorisé au profit de la connaissance rationnelle ? Parce qu'étant subjectif, il affirmait l'irréductibilité de l'être.



© Les Pas Perdus - La promenade de Bruay-la-Buissière (FR) – septembre 2010

Si, comme l'affirme Nelson Goodman, la question n'est plus « qu'est ce que l'art ? », mais « quand y a-t-il art ? », la réponse ne devrait-elle pas être : « aussi souvent que possible » ? Ce qui signifierait qu'en plaçant l'art sous le régime de la rareté, notre société a eu tout faux ! La raison économique l'a emportée. Provisoirement. C'est une tautologie capitaliste d'affirmer que la rareté est cher. A l'inverse, le commun a forcément peu de valeur économique... Mais une valeur politique fondamentale. Les espaces projets de démocratie culturelle représentent un courant qui n'aspire pas à la rareté, mais à la durabilité. Ce mouvement s'inscrit dans des

généalogies. L'une des ces histoires a été initiée, en 2001, sous le nom de Nouveaux Territoires de l'Art. Il y eu là une impulsion « politique » avec en point d'orgue un colloque international à la Friche, en 2002, qui a réuni près de 2000 participants. Suite à ce colloque une mission interministérielle s'est mise en place à l'Institut des Villes (chapeauté par Claude Renard). Ce mouvement a même réussi à enfoncer un coin dans l'organisation de l'État, dans un fonctionnement cloisonné et sectorisé qui, de toute évidence, ne correspond plus aux défis de nos sociétés contemporaines. Nous étions en 2002. Depuis, nous sommes revenus en arrière. Mais nous regardons devant nous et affirmons que pour répondre à cette impulsion profonde (qui fait écho à d'autres mutations – d'aucun parlent de lutte - dans bien d'autres secteurs : la recherche, la santé, l'éducation, l'environnement...), les politiques publiques devront évoluer vers plus de transversalité, de transectorialité... Pour répondre à l'évidence de « l'égalité des intelligences » (Jacques Rancière), elles devront devenir véritablement délibératives.

**Frédéric Kahn**

Rédacteur

Coordinateur du projet de Recherche-action  
d'[ARTfactories/Autre\(s\)pARTs](#)